

C'était en novembre 1944. La France, meurtrie, se retrouvait peu à peu. Les jeunes regardaient, comme égarés, les ruines visibles ; ils devinaient des horreurs plus grandes encore, presque incroyables et pourtant vraies. Comme on était loin du monde de la générosité bergsonienne, traversé de création et de plénitude ; il semblait au contraire qu'à présent, de toute part, le néant vînt suinter dans l'être, comme la puissance destructrice issue de la liberté maléfique du Pour Soi. J'avais juste vingt ans, mes pas étaient mal assurés ; on aurait dit que la négativité avait secoué la planète.

Gaston Bachelard avait bien voulu que je m'inscrive sous sa direction pour un mémoire de D.E.S., qui portait sur l'axiomatique en mathématiques. Un peu plus tard, en janvier, je crois, je revins à Paris, heureux du reste (j'essaie de retracer l'ambiance de l'époque) de passer quelques soirées à l'Opéra-Garnier, pour applaudir la grande Suzanne Lefort dans Samson et Dalila, ce bel opéra biblique de Camille Saint-Saëns... Un après-midi, je me rendis chez Gaston Bachelard. Il habitait dans un immeuble de pierre blanche et de brique rouge, non loin de la Montagne Sainte-Genève. Ce grand homme, si simple, ouvrait lui-même avec bonhomie la porte de son appartement. Son abondante chevelure, sa barbe olympienne, lui donnaient l'allure d'un Jupiter du monde atomique, prêt à tancer de sa lance quelque neutron trop espiègle. Il y avait en lui autant de bonne grâce que de profondeur. Son accueil était empreint de bienveillance et de jovialité. Parfois, sa fille, Suzanne Bachelard, traversait l'appartement, et disait quelque mot aimable au visiteur. Dans mon mémoire, disons-le rapidement, j'essayais de montrer que les postulats mathématiques comportent toujours une part de non-dit qu'il est impossible d'explicitier totalement. Par exemple, dans la définition de la ligne droite comme le plus court chemin d'un point à un autre, il y a le trajet rectiligne de la lumière, qui fait que cette droite, vue de profil, peut nous apparaître comme un point, c'est-à-dire comme un trajet allant au plus pressé, sans détours... La géométrie riemannienne n'est pas une autre géométrie, c'est de l'algèbre. Et l'algèbre elle-même repose sur le postulat de la quantité, qui veut que deux êtres peuvent être différents, même si toutes leurs qualités sont les mêmes. Nier ce postulat, ce ne serait pas faire une autre algèbre, ce serait sortir du monde des mathématiques et scruter un monde leibnizien... Gaston Bachelard n'était pas hostile à cette idée que la signification émane d'un contact avec le réel, et non l'inverse. Mais il maintenait que la géométrie euclidienne était moins générale que les autres, car elle se fondait sur le cas particulier d'une courbure nulle de l'espace. « Chez Riemann, la courbure de l'espace n'est pas seulement celle du plan riemanien, qui est assimilable à une calotte sphérique (comme un hectare à la surface de la terre) ; elle s'introduit en outre avec la troisième dimension, quand on imagine une nouvelle torsion, qui s'accroît avec l'échelle, et n'est pas liée à la première ».

Quelques années plus tard, je partis enseigner en Egypte, et j'étais séduit par ce paysage parméniénien, où l'enchantement solaire ne laissait entrer dans l'Être, semblait-il, aucune parcelle de néant, aucun ver rongeur, aucune goutte de pluie. Pas de mauvaise herbe dans les campagnes, ni de boue dans les villes ; tout semblait quadrillé, irrigué, voulu. Revenu à Paris, dont les monuments étaient alors aussi noircis que les terroirs du Pas-de-Calais, je revins voir le Maître, qui aimait qu'on lui livrât des impressions brutes. Au cours de la conversation, une phrase de lui me revint en mémoire. Il avait parlé, dans la Dialectique de la Durée, d'un enchanteur, chef d'orchestre de la matière, qui d'un coup de baguette magique pourrait volatiliser les pierres des Pyramides, en convertissant le désordre de leurs atomes en une rythmique autoritaire. Je lui dis en souriant que je n'avais pas réussi ce prodige. – Vous savez bien, ajouta-t-il plaisamment, que ce chef d'orchestre n'est qu'une hypothèse méthodologique, comme le malin génie de Descartes ».

J'avais lu entre-temps les pages célèbres que Bachelard avait consacrées à la psychanalyse du feu, et je savais que ce grand savant était aussi, chose extraordinaire, un véritable écrivain, qui lisait Lautréamont pour ainsi dire d'égal à égal. Cela me le rendait particulièrement cher, et il est presque miraculeux, à y bien réfléchir, que cet homme ait pu mener à bien et tout ensemble une œuvre

scientifique et philosophique de premier plan, et une œuvre d'écrivain non moins importante, qui remuait et élucidait les zones dionysiaques de l'âme. Il ne faisait pas une « philosophie » de la poésie, il vivait la poésie surréaliste elle-même, comme rédemptrice et écartelée, mixte de Wagner et de Freud. Mais tout cela était maîtrisé, sans amalgame, sans angoisse.

Lors d'une nouvelle visite que je lui fis, je lui confiai qu'il m'était parfois pénible, pour donner mes cours dans un Lycée du Nord de la France, de me lever avant huit heures du matin. Gaston Bachelard me raconta alors que, dans ses jeunes années, il prenait allègrement la bicyclette, à l'aube, pour rejoindre ses élèves de Bar-sur-Aube ; il avait tout enseigné, les mathématiques, la physique, la philosophie. Et il me donna un conseil que je ne devais jamais oublier : « Si vous devez vous lever avant huit heures, mettez-vous au lit à dix heures. Les philosophes ont besoin de sommeil ; les mathématiciens aussi. Ceux qui disent le contraire sont des gens qui ne pensent pas. Le sommeil permet aux éboueurs de nettoyer la citadelle mentale, car le cerveau est une ville, qui a ses vigiles et ses rôdeurs ».

Il me revient encore qu'un jour, je lui parlai de Lagneau, dont j'avais lu les Célèbres leçons. « C'est bien faible », prononça-t-il sans hésiter. En revanche, il appréciait fort Léon Brunschvicg, dont la disparition, à Aix-les-Bains, en 1944, l'avait profondément ému. Il estimait Lachelier, mais Boutroux ne semblait guère lui plaire ; il voyait dans La contingence des lois de la nature un « mélange instable de Leibniz et d'Auguste Comte ».

La dernière fois que je lui rendis visite, ce fut en 1960. À cette époque, je vivais à Saïgon, où j'enseignais à la Faculté des Lettres. C'était une contrée attachante, d'une grande élégance, là où des ponts de jade enjambent des rivières de parfums qui sont la chevelure du Temps, vieille Mémoire, où les dragons un peu lunaires veillent sur des fées ensommeillées. Je me souviens qu'au moment de mon passage à Paris, en mai, un U-2 américain avait été abattu en URSS, et qu'une crise politique avait secoué le monde, me gâchant (si j'ose ainsi parler) mes vacances. Je fus heureux de revoir le Maître. Les années avaient passé, sans altérer sa sérénité. Les travaux de sa fille, Suzanne Bachelard, lui étaient objet de grande fierté, cette fille qu'il avait élevée seul, après un douloureux veuvage, et qui s'était illustrée par ses travaux sur Husserl. Qu'une pensée pût sortir de la tête de son Père, et devenir une interlocutrice vivante, une continuatrice avisée, une nouvelle conscience de soi, les Grecs ne l'avaient-ils pas dit, dans leur mythologie exemplaire, et le Maître n'y songeait-il pas au soir de sa vie ?

Pour moi, je venais de m'initier aux travaux de Cantor sur les alephs infinis, et j'éprouvais quelque scepticisme à l'égard de ces infinis qui se multipliaient sans cesse, avec des degrés croissants de transcendance. J'en dis quelques mots à Gaston Bachelard qui, sans trancher la question, dit seulement : « Qu'il existât un seul infini en acte, ce serait déjà bien beau. Mais plusieurs, quelle aubaine ! ».

On nous permettra de consigner ici¹, en hommage à Gaston Bachelard ; quelques réflexions que je menai plus tard sur les alephs de Cantor.

1. On trouvera l'étude de Michel Piclin : Note sur les Alephs infinis, dans la III^e partie de ce volume